

Une idylle de la fête

Autor(en): **Amstein, C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 33

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221222>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE FERMIER POULAIN

DEPUIS qu'il était devenu — par la grâce de Mlle Regard et par nécessité budgétaire — régisseur d'un grand domaine, M. Alexandre se démenait comme un diable dans un bémol. On le voyait parcourir la campagne à grandes enjambées, s'enfoncer dans les bois, longer les haies, couper les champs de trèfle et de luzerne puis examiner avec attention une terre fraîchement labourée. A dix heures du matin, après avoir licencié ses élèves, il descendait le raidillon et s'en allait inspecter la ferme. A ce moment de la journée, Poulain, le fermier, était généralement aux champs, si bien que le nouveau régisseur avait tout loisir pour aller, comme on dit, de la cave au grenier. Il faisait ses observations et ses remarques qu'il notait dans un petit carnet. Il notait, par exemple, l'état des récoltes engrangées, les dimensions du tas de foin et la valeur de celui-ci. Une page spéciale était réservée au chapitre « réparations » et, dans cette page il inscrivait : 1° poutre vermoulue au galetas ; 2° vitre cassée à l'étable ; 3° fosse à purin trop étroite ; 4° un plancher de fenil inutilisable, etc., etc. Ces notes, prises à la hâte, étaient relevées dans un registre spécial avec dates à l'appui et petit commentaire.

Un jour que Poulain vint chez lui pour demander des réparations à la grange et à l'étable, M. Alexandre s'empara du registre et, le mettant sous le nez du fermier, il dit :

— J'y ai songé, M. Poulain, j'y ai songé. Lisez seulement. Voici les réparations que nous comptons faire en temps et lieu !

Mais le fermier levait les bras au ciel en disant :

— Comment, c'est tout ce que vous voulez faire, en fait de réparations ? Eh bien ! autant dire que vous voulez mettre un emplâtre sur une jambe de bois !

Puis, après une pause :

— Ah ! monsieur Alexandre, on voit bien que vous n'êtes pas du métier. Vous savez apprendre à lire à nos gosses, ça c'est entendu, mais réparer une maison ! Oh ! la, la. Autrement vous auriez compris tout de suite qu'il fallait démolir la grange et l'étable pour construire des dépendances modernes avec un monte-charge à frein automatique. Vous m'avez acheté une faucheuse, qui est la première qu'on voit dans le pays, c'est bien. Mais ça ne suffit pas. Soyez moderne jusqu'au bout, que diable !

Ahuri, le régisseur répliqua :

— Mais vous n'y songez pas ! Comment voulez-vous qu'on vous fasse une construction nouvelle à vous qui payez un fermage si dérisoire ? Jamais Mlle Regard ne consentira à de telles dépenses !

Poulain se redressa :

— Le fermage que je paie est bien assez cher ! Je voudrais vous voir à ma place ! Se lever tôt, se coucher tard, travailler sans arrêt du commencement à la fin de l'année, sans jamais avoir de jours de congé, et puis donner tout son argent à la propriétaire sans pouvoir mettre un sou à la banque. Vous trouvez cela drôle, et vous voudriez que je paie davantage ! Eh bien, il ferait beau voir !

Puis, changeant de ton :

— Tout le monde n'a pas comme vous quatorze cents francs de traitement par année avec un logement, un jardin, un plantage, un tas de bois, des cadeaux à n'en plus finir et, par dessus le marché, trois mois de vacances ! Quatorze cents francs, c'est une somme ! C'est exactement ce que je paye chaque année à Mlle Regard pour cultiver et entretenir son domaine. De plus, comme vous sortez de l'école à trois heures de l'après-midi, vous avez du temps libre pour travailler à autre chose. A l'ombre en été, au chaud l'hiver, une bonne paie, d'autres avantages, vraiment on ne peut rien souhaiter de mieux !

Poulain triomphait visiblement. Il prenait, à la fois, un air railleur et gougenard qui avait le don d'exaspérer son interlocuteur.

Brusquement, M. Alexandre se campa devant le fermier et lui dit :

— Je pourrais, M. Poulain, vous dire, moi aussi, des choses désagréables. Je ne le ferai pas parce que je n'ai pas le temps et que je me réserve de vous confondre avec de solides preuves. Depuis plusieurs mois, je connais votre situation. Je sais comment vous travaillez et je n'ignore rien de vos bénéfices et de vos pertes. Quant à vous, il vous est impossible de savoir comment un père de famille, qui gagne quatorze cents francs par an, doit économiser pour nouer les deux bouts. Cette discussion que nous avons là ne doit pas être un motif à querelles, mais bien l'occasion de nous éclairer mutuellement sur notre situation respective.

Puis, prenant sa plume, il ajouta :

— Laissez-moi établir deux comptes que vous pourrez lire, comparer et critiquer tout à loisir. L'un sera le compte annuel du fermier, l'autre celui de l'instituteur. Ensuite, nous reprendrons cette discussion, si vous le voulez bien.

Poulain entra chez lui aussi fier qu'un député qui vient de faire tomber le ministère. A sa femme qui repiquait des salades, il déclara :

— Cette fois, il m'a entendu !

Et il se mit à raconter sa conversation avec le régisseur.

Quand il eut fini de parler sa femme lui dit :

— Ah ! mon pauvre ami, tu te crois bien malin ! Eh bien, veux-tu que je te le dise, tu as perdu une belle occasion de te taire ! Tu devrais pourtant bien savoir qu'on prend plus facilement les mouches avec du miel qu'avec du vinaigre.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? répondit le fermier en se rapprochant.

— Ce que je veux dire, ajouta-t-elle en se redressant, c'est que tu n'obtiendras jamais tes réparations en disant des méchancetés au régisseur !

— Des méchancetés ?

— Mais oui ! En somme, tu lui as dit qu'il était payé pour ne rien faire, qu'il était à l'ombre en été, au chaud l'hiver et jouissait de trois mois de vacances. Est-ce qu'on dit des choses pareilles, voyons ? On se borne seulement à les penser.

Huit jours plus tard le régisseur entra brusquement chez le fermier Poulain. Tout le monde était à table.

— Une tasse de café, M. Alexandre ? dit Mme Poulain, sur le ton le plus aimable.

— Oh ! ce n'est pas de refus.

On l'installa au haut de la table. On lui donna — luxe inusité — une assiette pour manger son pain et son fromage, tandis que patrons, enfants et domestiques coupaient leur fromage à même la table.

Le repas terminé, M. Alexandre tira de sa poche deux feuilles de papier margées de rouge, sur lesquelles des chiffres étaient alignés en bon ordre.

— M. Poulain, voilà le compte que je vous ai promis d'établir. Voulez-vous le parcourir ?

L'homme et la femme se penchèrent sur le papier. Ils lurent ces mots, écrits en belle ronde : « Compte annuel d'un fermier » et « Compte annuel d'un instituteur ». La femme branlait la tête en signe d'acquiescement, cependant que Poulain, de temps à autre, avait un geste de doute en montrant certains chiffres. Comme la fermière ne tenait pas à engager une nouvelle conversation sur ce sujet, elle pinçait, chaque fois, son mari pour l'inviter à se taire.

Quand elle eut vérifié les additions et les balances, elle déclara :

— Oh ! moi, je vous crois sans peine, M. Alexandre. Vous avez une rude tâche, ça c'est sûr. C'est comme nous : on trime tant que le jour est long et il ne nous reste pas un sou à la fin de l'année.

— Pardon, Mme Poulain, d'après mes comptes, il vous reste quelque chose.

— Oh ! si peu.

— Tandis qu'à moi, il ne reste rien, rien que des dettes !

Poulain, qui n'avait rien dit, releva la tête et,

en rendant les feuilles à M. Alexandre, il ajouta :

— Oui, oui, ces comptes sont justes, il n'y a rien à repiper, seulement, voilà... nous... on travaille !

Jean des Sapins.

Ces gosses ! — Un vieux monsieur, assis sur un banc, sur une de nos promenades, s'étonne, puis s'impatient de voir un bambin planté devant lui et qui le regarde avec une insistance singulière.

— Eh ! petit, que fais-tu là ? demande-t-il. Pourquoi ne vas-tu pas jouer avec tes camarades ?

— J'attends, m'sieu.

— Quoi donc ?

— Que vous vous leviez.

— Que je me lève ?

— Oui, m'sieu. On a repeint le banc ce matin. Je veux voir l'effet.

UNE IDYLLE DE LA FÊTE

UELLE était donc gentille, cette petite vendeuse de médailles de la Fête des Vignerons !

Toute menue dans son costume vaudois, il émanait de tout son être une impression de joie aimable. Avenante, elle souriait d'un sourire gentil, malicieux un peu. Cette malice s'affirmait par l'éclat de deux grands yeux noirs, avivés encore par l'ombre portée par les dentelles de la coiffe.

Elle allait de l'un à l'autre offrir sa marchandise : « Une médaille, monsieur, un beau souvenir de la fête ?... Une petite, une grande ? »

Dès qu'elle fut devant lui, qu'il eut vu les yeux noirs fixés sur lui, Arsène Badaud resta sidéré, en une extase subite, foudroyante.

Timide à l'excès, vivant seul, par crainte son prochain, Arsène Badaud n'avait jamais vu, certainement de tels yeux et un tel sourire de si près. Les filles, de tout temps, l'avaient effrayé et plus encore les jolies filles ! Et celle-ci l'était, jolie ! La vendeuse dut répéter son offre : « Une jolie médaille, monsieur ? »

Arsène eut à peine la force de bégayer : « Combien ? »

— Un franc, monsieur, et cinq les grandes ! Fébrile, il se fouilla, sortit son porte-monnaie et prit une médaille de chaque module avec l'air convoiteur et inquiet du bibliophile qui déniche un exemplaire unique. Elle souriait toujours gentiment. Un sourire, pareil, à lui ! Arsène ébloui, la regardait et s'éloigna. S'enfuit plutôt, bouleversé, le cœur aux cent coups.

Il n'avait pas besoin de s'interroger ; d'emble, il avait reconnu le sentiment qu'il avait toujours ignoré et cette révélation de l'amour lui fut cruelle et douce.

Frénétique, il allait à grands pas, ayant tout oublié et où il se rendait et ce qu'il faisait là, dans ce Vevey ensoleillé et grouillant de gens heureux. Le barrage établi sur le parcours du cortège le ramena au réel et force lui fut de s'immobiliser. Mais, intérieurement, il bouillait.

Pendant tout le défilé et bien qu'il voulût admirer de toute son âme, entre le spectacle et lui, une coiffe noire s'interposait, surmontant deux yeux de braise et un sourire d'ange. Car c'était un ange, à coup sûr.

Chance improbable à la cantine où il se rendit ensuite, il retrouva sa Vaudoise et, pour la première fois audacieux, il causa. On lui répondit, en souriant toujours et, quelques minutes durant, Arsène connut le bonheur. Trop brève entrevue, mais si riche en émotions !

Nouvelle chance ! L'heureux Arsène retrouva sa Dulcinée quelques jours plus tard pendant la fête vénitienne.

La vente chômait, chacun scrutait le large, attendant d'autres beautés encore à admirer ! La vendeuse, éreintée, sans le vouloir, se laissait aller un peu contre Arsène, heureuse d'avoir, un moment, un appui. Et, confiante, elle bavarda. Arsène sut ainsi, à peu près, son horaire et son itinéraire journaliers. Dès lors, il lui fut facile de susciter des hasards et de provoquer des rencontres. Chaque fois, on causait un moment, oh ! une minute, la vente absorbant tous les instants de la vendeuse, mais cela suf-

faisait au jeune homme de plus en plus féru.

Le dernier jour, il fit effort pour se déclarer, mais n'osa. Dire ainsi, de but en blanc, à une si jolie fille qu'on l'aime, ce n'est guère possible, voyons... Et puis, ce jour-là, le temps manquait. Sa décision fut prise, il demanderait un rendez-vous pour un jour prochain.

Justement sa petite Vaudoise s'approchait. Arsène, s'objurgua, prit son courage et, d'une haleine, dit :

— Mademoiselle, il faut... il faut que je vous revioie... Ce n'est pas possible de se quitter ainsi, voulez-vous, après-demain, je vous attendrai à Entre-Deux-Villes.

— Oh ! Monsieur, impossible. Il faut que je retourne au plus vite chez nous à Ferlens. Mon mari s'impatiente. Vous comprenez, quand je ne suis pas là, il ne peut pas faire façon de deux gamins !
C. Amstein.

La Patrie Suisse. — En attendant le numéro spécial qu'elle y consacra le 10 août, avec la précieuse collaboration de M. G. de Jongh, la **Patrie Suisse** fait, de nouveau, dans son numéro 899 (du 3 août), une large part au grand événement de la quinzaine : la Fête des Vignerons ; elle offre à ses lecteurs, en grand les portraits de l'éminente cantatrice Madame Berthe de Vigier, et dans son superbe costume, de M. l'Abbé Gaudard ; puis ce sont d'artistiques reproductions de l'album et des cartes postales dessinées par E. Biéler : groupe de cortège, personnages de la noce, armailleurs, tonneliers, chevrier, etc., etc. : une joie pour les yeux. A l'occasion de la fête nationale du 1er août, elle nous montre le champ de bataille de Morgarten, le Chemin Creux et sa Chapelle.

Un très intéressant article illustré est consacré aux appareils de sécurité dont la technique vient de doter les locomotrices électriques pour en permettre la conduite par un seul homme. Voici le portrait du guide Jean Métrailler, récemment mis à l'honneur pour son dévouement, par le Club alpin français. Voici le professeur Léopold Kettin, qui vient de fêter sa cinquantième année d'enseignement. L'Alpe, qui est de saison, est représentée par d'impressionnantes vues de la Pierre Cabotz et de sa fameuse « Dalle », où le 21 juillet, le guide Kohly faillit perdre la vie ; de Salanfe, de la Tour Salière, du col des Esserts, où des éclaireurs ont planté leurs tentes. La Fête fédérale des Musiques, à La Chaux-de-Fonds ; le fameux raid en automobile de M. Henry Vallotton-Warnéry, une désopilante page humoristique de Evert van Muyden, complètent ce beau numéro qui sera très vite épuisé.
C. R.

LE « PUBLICATEUR » AVISE

Le crieur public tend à disparaître, du moins dans les grandes localités du canton. Dans les villages, par contre, on le voit encore parcourant les divers quartiers et s'arrêtant aux carrefours pour annoncer — non sans avoir au préalable secoué sa sonnette ou battu du tambour — une mise de foin ou la « vente des dépouilles d'une vache grasse ».

Pas n'est besoin, n'est-ce pas, pour remplir ce modeste emploi, d'avoir fréquenté un collège ou l'école normale. Il est néanmoins un minimum de connaissances dont on ne peut se passer sans inconvénient, ainsi que vous allez le voir par le récit suivant :

Dans une localité importante de la Broie, le crieur public avait à donner lecture d'un édit communal en 16 points, numérotés en chiffres romains. Ces derniers étaient pour lui autant d'hieroglyphes. Sans se laisser déconcerter pour si peu, notre homme, qui en avait vu bien d'autres dans la vie, se tira d'embarras en lisant son édit comme suit :

- Art. I : arte bâton ;
- Art. II : arte 2 bâtons ;
- Art. IV : arte bâton-cougnet ;
- Art. VI : arte cougnet-bâton ;
- Art. IX : arte bâton-chevalet,

et le tout à l'avenant.

L'ultime article, l'art XVI, devenait ainsi l'arte chevallet-cougnet-bâton.

On devine le succès d'une telle interprétation. A la deuxième lecture, l'auditoire était doublé, et au dernier carrefour, tous les galopins disponibles lui faisaient cortège.

Le récit en farce en fut fait, on l'appela : Bâton-Cougnet.
Janos.



LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE.

— Je vous cède la place, monsieur. Je suis trop terre à terre et point assez parfaite pour en entendre davantage.

Et ce fut leur dernière causerie.

Naturellement, Marc-Antoine regretta d'avoir ainsi parlé.

— Il faut, observa tante Julie, tourner septante fois sept fois sa langue dans sa bouche avant de l'utiliser, mon garçon, surtout avec des personnes qui sont si différentes de nous autres.

— Mais, maman, pouvais-je deviner ? Ce que j'ai dit là, ne touchait personne des siens, ni elle-même, voyons ?

— Bien sûr, mais, tu sais, elle est malade...

Cette excuse ne convainquit pas Marc-Antoine.

— Elle ne peut pas me souffrir, et voilà tout, fit-il.

— Quelle idée ! Pourquoi te détesterait-elle ?

— Qu'en sais-je ?

— Justement. Et puis, d'ailleurs, que t'importe ? Elle ne t'est rien. Dans quelques jours, ces dames s'en iront et nous ne les reverrons plus.

En disant cela, tante Julie examinait attentivement son fils, tâchant à découvrir si ces mots produiraient, sur lui, quelque impression pénible. Elle ne remarqua rien, mais n'en fut pas davantage tranquillisée.

— Décidément, pensait-elle, c'est heureux que ce séjour touche à sa fin. Toutes ces petites querelles ressemblent trop à des querelles d'amoureux.

Elle se trompait. Jamais Pauline n'avait eu l'idée d'être amoureuse ni de Marc-Antoine ni d'un autre. Or, c'était une fille que les idées menaient davantage que le cœur. D'autre part, elle ne pouvait penser qu'une demoiselle Gerbier, fille de feu l'agent de change, millionnaire, lancée dans le monde parisien, considérât un sieur Dupertuis, ex-instituteur et présentement municipal de Fiermont, autrement que comme un type intéressant, une nouveauté psychologique, ethnographique, même, dont on s'amuse, si possible, et à laquelle on tourne le dos quand elle a cessé de plaire. Elle agissait avec les gens comme avec les choses. Et Marc-Antoine s'était pris à la trop admirer — ce que, très femme et très avisée elle avait dès longtemps remarqué — eh ! bien, tant pis pour lui. Elle n'avait rien fait pour l'encourager, elle ne s'était pas montrée coquette ; et puis, d'ailleurs, eût-elle joué ce jeu-là, qu'elle ne l'eût point regretté. On n'aime jamais bien que soi-même. Pauline connaissait cet aphorisme peu charitable et le pratiquait tout naturellement.

Quatre semaines s'étaient écoulées depuis le jour où « les dames de chez Marc-Antoine » étaient descendues d'automobile devant la porte de la « Croix-Blanche » et huit jours avaient passé depuis que la pluie survenne tout à coup, sans crier gare, avait jeté le désarroi aux Sapinières.

Madame Gerbier, toujours dans la crainte d'une catastrophe, se faisait muette et toute petite, passant son temps, comme de coutume, à crocheter des objets de layette ou à sommeiller dans un fauteuil. Après quarante-huit heures de pluie, le soleil était revenu plus fringant que jamais et l'Alpe, à laquelle cet arrosage exquis avait donné une fraîcheur nouvelle, apparaissait verdoyante et fleurie, comme en un renouveau printanier.

Mais cette magnificence ne parvenait pas à déridier Pauline. Au contraire, si elle eût pu voiler le soleil, assurément, elle l'eût fait ; et toute cette gaité du paysage, toute cette joie des gens et des bêtes, heureux de retourner sur les pâturages, lui semblait autant d'injures personnelles. Déjà, elle avait pensé au départ, mais sans se décider, parce que, vraiment elle n'eût pas su dans quelle direction fuir. L'heure n'était point encore venue de rentrer à Paris, et sans être d'un snobisme étroit, elle n'aurait pour rien au monde consenti à réintégrer le domicile parisien avant la réouverture des théâtres, et des concerts, tout au moins avant la fin de l'automne.

Alors quoi ? La mer ? Elle la connaissait « par cœur ». La montagne ? Elle y était. Et la quitter dans les Alpes vaudoises, pour la retrouver dans l'Oberland bernois, dans les hautes vallées valaisannes ou dans les Grisons, n'était-ce pas blanc bonnet, bonnet blanc ? Le Nord ? Elle n'en voulait plus. Le Midi ? ce n'était pas la saison. Londres ? Des brouillards, merci. En cet instant, un indice, un si-

gne, un geste du dehors eût été le bienvenu. Ce qui lui manquait, en somme, c'était le monde, les gens élégants, les papotages, les toilettes, le hall d'un grand hôtel, les smockings du dîner, le tennis, l'orchestre qu'on entend vaguement, auquel on ne donne aucune attention soutenue, mais dont les flouffous vous bercent à votre insu, très doucement, et font aux parlottes et aux rires, un joli accompagnement, sans, peut-être, qu'elle s'en rendit un compte exact.

Assise sur la galerie, les yeux mi-clos, rêveuse, elle attendait... Quoi ?... Elle l'ignorait.

Mariette vint apporter le courrier. D'une main lasse, indifférente, Pauline mit de côté les journaux, parcourut une demi-douzaine de cartes postales datées de Normandie, de Christiania, d'Ecosse, d'Innsbruck. Petits bonjours d'amies en voyage. Une seule lettre à son nom. Elle l'ouvrit et la lut, accentuant, à chaque ligne la grimace de mécontentement qui la défigurait depuis une semaine.

— Des lettres ? demanda Mme Gerbier.

— Une lettre d'Yvonne, pour moi.

— Et que dit, ma nièce ?

— Petite folle, comme toujours.

— Quelle idée ! Elle est gaie, voilà tout. Elle a le caractère de son père et c'est très gentil, ça.

— Des gens qui voient tout en rose.

— Préférables à ceux qui voient tout en gris.

— Peut-être, mais les verres de mes lunettes ne sont pas optimistes. Je n'y peux rien.

G. Héritier.

Théâtre Lumen. — Exceptionnellement cette semaine, du vendredi 12 au jeudi 18 août, en soirée seulement, au programme du Théâtre Lumen **Princesse Czardas**, merveilleux film artistique et dramatique d'après la célèbre opérette de Kalman, interprété par Liane Haid, Oscar Marion, Imée Raday. Une adaptation musicale sera exécutée par le remarquable trio du Théâtre Lumen. Au programme également **L'estomac dans les talons !** succès de fou-rire en deux parties. Dès vendredi 19 août, reprise habituelle des spectacles cinématographiques.

Royal Biograph. — Au programme de cette semaine du Royal Biograph deux des plus sympathiques vedettes de l'art cinématographique : Pola Negri, dans **Fleur de Nuit**, grand film réaliste et dramatique en 4 parties, et Richard Dix, dans **L'illusion perdue**, grande comédie humoristique et sportive en 4 parties.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4.

Pour encourager l'Épargne, nous bonifions des **Carnets d'Épargne** à 4 1/2 %

AUX AMATEURS !!!
Celui qui aime la campagne,
Le parfum des fleurs, des forêts,
Prend le produit de la montagne,
L'apéritif sain « **DIABLERETS** »

LAITERIE DE ST-LAURENT Rue St-Laurent 27

Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix.

Mayakosse et Maya Santé, Tommes.

J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,

un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLET, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.